



Disponible en ligne sur
SciVerse ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France
EM|consulte
www.em-consulte.com



Mémoire

L'acte incendiaire, son sujet et sa signification : propositions à partir du *Saint Genet* de Jean-Paul Sartre

Arson and meaning: Proposals from Saint Genet by Jean-Paul Sartre

Jérôme Englebert

Département psychologies et cliniques des systèmes humains, université de Liège, boulevard du Rectorat, bâtiment B33, 4000 Liège, Belgique

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
 Reçu le 29 octobre 2011
 Accepté le 1 mars 2012
 Disponible sur Internet le 9 octobre 2012

Mots clés :
 Acte
 Herméneutique
 Incendiaire
 Phénoménologie
 Pyromanie
 Sens
 Signification

Keywords:
 Act
 Arson
 Arsonist
 Fire setter
 Hermeneutic
 Meaning
 Phenomenology
 Pyromania
 Sense

RÉSUMÉ

Dans cet article, nous étudions l'acte incendiaire selon une méthode que nous empruntons à la philosophie de Jean-Paul Sartre. Dans la psychobiographie qu'il consacre à Jean Genet, il pose les questions de l'herméneutique de l'acte infractionnel et de sa signification sociale. Après un rappel des notions essentielles de la littérature internationale concernant les incendiaires (et notamment les confusions avec la pyromanie), nous proposons des pistes phénoménologiques et existentielles pour discuter de l'acte infractionnel (ici en particulier celui de mettre le feu) en dehors du causalisme psychique inspiré de la psychanalyse. La « criminogenèse » laisse ici place à une interrogation identitaire dans laquelle nous discutons de la place que prend le feu dans l'histoire en devenir du sujet et dans ses relations à autrui.

© 2012 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

Objectives. – In this paper, we studied fire setters with the hermeneutics' method from the philosophy of Jean-Paul Sartre. In the psychobiography of Jean Genet, the philosopher raises issues of the infractional acting and its social meaning.

Methods. – After recalling the basic notions of international literature about fire setters (including confusion with pyromania, diagnostic problems proposed by the DSM-IV and the concept of “communicative arson”), we propose phenomenological and existential clues to discuss the act and its meaning. It is the unlawful act that is analysed and more specifically the arson. We propose different analysis than the psychic causality which is inspired by psychoanalysis. The criminogenesis gives way to a questioning of identity, about the place of fire in the subject's history and within its relationships to others. As proposed by Sartre, the paradigm of this research is to consider the meaning “as the return of the future in the present”. The second field of this study is an analysis of three clinical cases. These cases are the result of a forensic practice. The method is focused on the analysis of a narrative and autobiographical production. By this way we studied the temporal process of these three arsonists.

Results. – A comparative reading of the psychobiography of Jean Genet written by Sartre and of the situation of arsonists gives accurate information. The “criminogenesis” gives way to a questioning of identity. In this way we discuss the meaning of fire in the subject's history and within its relationship to others. We highlight the inscription of the act in the social and constitutive process of the individual. From the clinical material, the author demonstrates a link between arson and construction of identity. Identity is considered as a dialectic between “ipse” and “idem”, as suggested by Ricœur. We can therefore consider the real sense that the arson has from the perspective of the actor but also from the viewpoint of the society and these conceptions may be similar or different. In clinical practice, we recommend to pay special attention to how the fire is part of the biography of the patient.

Conclusions. – The fascination for fire is a source of meaning which can be radically different depending on whether we consider the external interpreter (the world or the clinician) or the author of the action.

Adresse e-mail : jerome.engagebert@ulg.ac.be

The basic principles of hermeneutics, as described by Gadamer and Ricoeur, are to demonstrate that the understanding and the interpretation are not only the methods used in the human sciences but are also part of the fundamental processes inherent in human nature. Hermeneutics in general is the opposite of a doctrine of truth. It rather seeks to show arbitrarily how the interpretation and the search for meaning are paradigmatic of the human experience.

© 2012 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

- « – Je le connais votre type, me dit-il. Il s'appelle Érostrate. Il voulait devenir illustre et il n'a rien trouvé de mieux que de brûler le temple d'Éphèse, une des sept merveilles du monde.
– Et comment s'appelait l'architecte de ce temple ?
– Je ne me rappelle plus, confessa-t-il, je crois qu'on ne sait pas son nom.
– Vraiment ? Et vous vous rappelez le nom d'Érostrate ? Vous voyez qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul ». « Érostrate », *Le Mur*, Jean-Paul Sartre ([30], p. 79).

1. Introduction : la signification de l'acte

Un individu reconnu responsable d'un incendie devient un incendiaire. S'agit-il d'une entité diagnostique ? D'un concept criminologique ? D'un trouble psychiatrique ? D'un trait de personnalité ? Il n'est guère aisé de répondre de manière définitive à ces questions.

Nous pouvons en revanche, pour entamer notre réflexion, observer que l'attribut « incendiaire » est accolé dès la commission d'un acte unique (qui pourra ou non se répéter). Si, d'un point de vue légal et juridique, il est logique de juger un individu sur l'acte pour lequel il est inculpé, il en va autrement du point de vue psychologique. En effet, l'acte infractionnel – au demeurant jamais accessible objectivement pour le clinicien, même lors des plus fortes évidences – n'est pas l'unique élément d'analyse permettant une compréhension psychologique du sujet. Au côté de cet acte infractionnel, le travail du clinicien est d'observer la « commission » par le sujet d'actes « quotidiens » que l'on appellera volontiers « comportements ». L'intégration de l'analyse de ces comportements – et particulièrement leurs répétitions – permettra au clinicien de proposer des hypothèses sur le fonctionnement psychologique du sujet. Par ailleurs, il est probable que la subtilité de la psychologie légale se situe dans la tentative de différencier ces deux types d'actes (acte infractionnel et comportements) et de leur chercher d'éventuelles articulations ou paradoxalement des dissonances.

Ce sont l'analyse et l'observation du fonctionnement psychologique qui permettront de proposer des hypothèses diagnostiques. Dans un second temps (qui ne sera pas nécessairement diachronique au premier temps d'analyse), il sera pertinent de confronter et d'articuler ces hypothèses psychologiques, issues de l'analyse comportementale, à l'acte infractionnel commis afin de proposer de nouvelles hypothèses concernant le sens de l'acte commis ou le risque de récurrence, par exemple.

Enfin, il est possible d'entrevoir un troisième temps d'analyse consistant à interroger l'acte dans une optique phénoménologique et existentielle. L'étude de l'acte humain (qu'il soit infractionnel ou non) ne peut échapper à un examen fondamental de son sens et de sa signification. Dans le cas qui nous occupe, la conception classique de cette herméneutique est de réaliser une « criminogénèse », et, dès lors, de chercher dans l'histoire passée du sujet les déterminants et les raisons et causes du « passage à l'acte ». Ce dernier concept est d'ailleurs lourd de sens, car parler d'un « passage » suggère qu'il y aurait, par principe, un état précédant l'acte et, suite à un moment de basculement, un saut qualitatif de l'état passif à l'état actif. La psychanalyse s'imbrique entièrement dans cette perspective causaliste : il existe une

archéologie de l'acte qu'il convient de traquer et de reconstituer. La méthode est celle de l'interprétation et de la recherche de significations dans l'enfance ou l'histoire du sujet.

Le génie de Sartre est, à contre-courant, de proposer une vision fondamentalement opposée à ce principe causaliste et rétrospectif. Son hypothèse apparaît dans de nombreux textes, mais c'est une citation de *l'Être et le néant* qui nous semble expliciter au mieux son point de vue : « Nous accordons aux psychanalystes que toute réaction humaine est, a priori, compréhensible. Mais nous leur reprochons d'avoir justement méconnu cette "compréhensibilité" initiale en tentant d'expliquer la réaction considérée par une réaction antérieure, ce qui réintroduit le mécanisme causal [...] » ([32], p. 504). L'astuce sartrienne se situe dans une explication où la temporalité se développe dans un paradoxe causal : « Nous concevons en effet tout acte comme phénomène compréhensible et nous n'admettons pas plus le hasard déterministe que Freud. Mais au lieu de comprendre le phénomène considéré à partir du passé nous concevons l'acte compréhensif comme un retour du futur vers le présent » ([32], p. 503). Par une suggestion magique, c'est le futur qui fait un « retour » dans l'actualité ; ou, pour dire plus simplement : l'acte prend sens dans la temporalité existentielle qu'il va construire. Il ne s'agit maintenant plus (uniquement) de s'intéresser à l'histoire passée d'un individu, mais à son histoire future. Celle qui n'existe pas encore, mais, paradoxalement, la seule à laquelle, en fin de compte, nous avons réellement accès.

Comme le souligne Deleuze [6] à son propos, Sartre est un philosophe de l'action, il propose une philosophie de « l'homme en situation » ([31], p. 17). Une des voies qu'il emprunte pour mener à bien ce projet est de se consacrer à des études biographiques de grande ampleur où il aborde les questions de la totalité et du projet existentiel. Il a consacré de célèbres études à Baudelaire [33] – sa première tentative de psychobiographie – à Jean Genet [34], à Flaubert [36] – son étude la plus colossale qui rejoint le plus cette tentative de connaissance totale d'un homme à son époque – et à Mallarmé [37] – essai incomplet publié posthume. Son *Saint Genet* est l'ouvrage sur lequel nous allons articuler la majeure partie de notre réflexion, car il a le mérite de s'intéresser à un délinquant – fût-il de génie – et précisément de montrer comment un acte peut être à l'origine d'un ensemble de significations face auxquelles le sujet (ici Jean Genet) est amené à poser des choix et à construire un projet existentiel en se confrontant à ce que Sartre appelle l'« aliénation ».

Nous prenons le parti d'exposer à travers cet article en quoi l'herméneutique sartrienne est féconde pour appréhender le sujet et la signification de l'acte incendiaire (et, bien que nous limitons notre propos à cette matière, probablement d'autres types d'actes délinquants). Auparavant, il convient de revenir sur les nombreuses ambiguïtés diagnostiques que suscitent ces sujets qui « mettent le feu », et de résumer les connaissances issues de la littérature internationale.

2. Incendiaire ou pyromane : de nombreuses ambiguïtés diagnostiques

2.1. Données épidémiologiques

La première étude systématique sur une population d'incendiaires ($n = 1500$) fut réalisée par Lewis et Yarnel [18]. Elle est

toujours considérée comme une référence, malgré les critiques méthodologiques qui lui ont été portées [29]. Les données épidémiologiques qui en sont issues permettent d'identifier un « profil d'incendiaire » [15,22,29], bien que ce tableau semble aussi correspondre aux sujets délinquants en général [29], faisant de l'idée d'une entité homogène une hypothèse séduisante mais finalement peu féconde [14].

2.1.1. Trouble psychiatrique associé

Comme le suggère la méta-analyse de Barnett et Spitzer [2], il est globalement admis que les incendiaires présentent plus souvent un trouble psychiatrique que les autres catégories de délinquants. Ce constat doit être néanmoins quelque peu nuancé. Si plusieurs auteurs [29,38] confirment cette prévalence d'un trouble psychiatrique chez les sujets incendiaires, Repo et al. [25] remarquent subtilement que les échantillons des études ne sont probablement pas représentatifs de l'ensemble des incendiaires. Il y aurait surreprésentation des auteurs portant un diagnostic psychiatrique (Barnett et Spitzer [2] estiment que seulement 12 % à 20 % des auteurs d'incendies volontaires sont identifiés). Plusieurs études [3,39,40] recensent un nombre d'incendies et un taux de récurrence significativement plus élevés chez les incendiaires présentant un trouble mental associé.

2.1.2. Sujets incendiaires et consommation d'alcool

En 1871 déjà, Beer estimait qu'au moins un incendiaire sur deux est en état d'ivresse lorsqu'il passe à l'acte [16]. Ritchie et Huff [29] constatent qu'un grand nombre d'incendiaires sont interpellés en état d'ébriété après l'acte d'incendie volontaire. Repo et al. [25] suggèrent une proportion de 35 % à 66 %, tandis que d'autres [24] estiment ce rapport à 86 %. En plus de l'alcoolisation mise en évidence lors du passage à l'acte, l'alcoolisme serait un diagnostic fréquemment identifié chez les sujets incendiaires [14,25,38,39]. Une des conclusions de l'étude de Kammerer et al. [15] reprend cette thématique en identifiant l'acte incendiaire comme l'un des crimes les plus alcoolisés.

2.2. La pyromanie

Si nous identifions *supra* une fréquence importante de troubles psychiatriques chez les sujets incendiaires, la pyromanie est plutôt l'entité psychiatrique spécifique de l'acte incendiaire. Dans le cas du pyromane, l'acte de mettre le feu n'est pas secondaire à la maladie mentale, il est la pierre angulaire du fonctionnement psychopathologique du sujet. Introduit par Esquirol et Marc au XIX^e siècle, ce concept, dès son origine, a alimenté de nombreux débats et suscité une ambiguïté certaine.

2.2.1. Historique du concept

Suivant le célèbre modèle nosographique des « monomanies » proposé par son maître Esquirol, Marc introduit en 1833 le terme de « pyromanie », qui caractérise un sujet non dépourvu de conscience ni de sens moral et présentant une irrésistible impulsion à brûler [16,20]. Une première question qui se pose porte sur la pertinence d'identifier la pyromanie comme une entité spécifique indépendante d'autre trouble psychiatrique, comme le suggère Marc, alors que ses contestataires (Morel, Magnan et Dabout) soulignent l'impossibilité de principe d'une absence de problème psychique ou dégénératif dans l'accomplissement de tels actes [16,20].

Bleuler [4] propose de considérer la pyromanie comme un désordre impulsif de type « psychopathique », alors que certains [22] proposent de considérer la pyromanie comme faisant partie du registre névrotique et obsessionnel. Ey, Bernard et Brisset [9] associent le pyromane (qu'ils semblent utiliser comme synonyme d'incendiaire) aux « déséquilibrés psychopathes et alcooliques »

sévissant en milieu rural. Ils associent, comme beaucoup d'autres [7,10], la pyromanie à une perversion liée au symbolisme sexuel du feu et de la flamme.

2.2.2. Classification actuelle

Dans le DSM-I (1952) la pyromanie est définie comme une réaction obsessionnelle-compulsive. Elle est absente du DSM-II (1968). La troisième édition du manuel (1980) voit la pyromanie refaire son apparition dans la catégorie des « troubles du contrôle des impulsions non classés ailleurs ». La pyromanie retrouve sa conception initiale d'« impulsion irrésistible à brûler, survenant indépendamment de tout trouble psychiatrique ou motivation utilitaire ». Le DSM-III-R (1987) remplace la notion d'impulsion par celle d'« acte délibéré et réfléchi ».

La pyromanie conserve sa place parmi les « troubles du contrôle des impulsions non classés ailleurs » dans le DSM-IV [1] et y est définie par six critères :

- A. Allumage délibéré et réfléchi d'incendies, survenant à plusieurs reprises;
- B. Tension ou excitation émotionnelle avant l'acte;
- C. Fascination, intérêt, curiosité ou attirance pour le feu et pour tout ce qui s'y rapporte;
- D. Plaisir, gratification ou soulagement en allumant des incendies, en les contemplant ou en participant aux événements qui en résultent;
- E. Le feu n'est pas allumé pour un bénéfice commercial, ni pour manifester une idéologie sociopolitique, camoufler une activité criminelle, exprimer la colère ou la vengeance, améliorer ses conditions de vie, ni en réponse à des idées délirantes, à des hallucinations ou à un trouble du jugement;
- F. L'allumage d'incendies n'est pas mieux expliqué par un trouble des conduites, un épisode maniaque ou une personnalité antisociale.

2.2.3. Ambiguïtés nosographiques du diagnostic de pyromanie

Une certaine ambiguïté est évidente en ce qui concerne l'incapacité à résister à une impulsion (comme l'indique la catégorie des troubles du contrôle des impulsions dans laquelle est classée la pyromanie), et le caractère délibéré et réfléchi du geste (comme le souligne le critère A). Le DSM fait ici l'économie d'une réflexion, certes complexe mais indépassable, sur les notions d'impulsivité et de réflexion et, plus généralement, de conscience et de volonté [26].

Au côté de cette première ambiguïté se profile celle que pose le critère D (qui apparaît dans cette quatrième édition) ; les notions de plaisir, de gratification ou de soulagement font d'emblée penser à une éventuelle dynamique sexuelle et jouissent ce qui révélerait dans la pyromanie. De plus, soulignons que, cliniquement, ce critère D pose un problème fondamental puisqu'il quitte insidieusement le spectre symptomatologique et descriptif en s'intéressant au ressenti et à la subjectivité éprouvés par le pyromane. Ce glissement, bien évidemment, n'est pas une vilénie, mais pose le problème de la verbalisation et de l'identification des sentiments éprouvés par le sujet. Au côté des difficultés techniques et méthodologiques que pose ce critère D, nous pouvons aussi émettre une critique d'ordre épistémologique et même éthique dans la construction théorique de ce critère. En effet, la nécessité d'éprouver plaisir, gratification ou soulagement n'est-elle pas une position morale prise par le nosographe (permettant probablement une mise à distance pour l'homme « normal » face à l'acte pyromane) qui catégoriserait un trouble du contrôle du sujet par la présence *a priori* d'une déviance morale à la jouissance ? Un sujet qui présenterait l'ensemble des critères correspondant à la pyromanie, mais qui ne « confesserait » pas un éprouvé de plaisir, de gratification ou de soulagement ne

correspondrait pas au diagnostic de pyromane. Un glissement singulier s'observe vers un diagnostic de fonctionnement psychologique pervers qui, en revanche et paradoxalement, est étonnamment absent du DSM-IV [8].

Plusieurs auteurs soulignent aussi, à juste titre, qu'au vu des restrictions contenues dans les critères, le diagnostic de pyromanie devient rare [13,20,24,29], ce qui les amène à douter de l'utilité de cette notion et à proposer de la supprimer des nosographies futures [19,38].

Enfin, comme souligné à plusieurs reprises dans la littérature [16,20], une confusion est fréquemment faite entre les concepts d'incendiaire et de pyromane. Un concept d'incendiaire auquel il est, comme nous l'expliquions dans notre introduction, difficile de donner une appartenance nosographique et disciplinaire claire, et un concept de pyromanie qui, s'il est défini de manière trop stricte, finit par disparaître de la réalité clinique.

2.3. L'incendi(air)e porteur d'un message

De nombreux auteurs [2,12,16,17,21,23,24,38] suggèrent de considérer l'incendie comme un « message relationnel » et un « acte communicationnel ». Geller propose le concept de « *communicative arson* » [12] pour définir ce type d'acte incendiaire à valeur de message appelé « incendie relationnel ». Différentes réflexions existent sur la dimension volontaire de l'acte communicationnel, sur l'identification précise du destinataire du message, mais globalement, ces auteurs semblent s'accorder sur le fait que l'incendie est porteur d'une information. Certains y voient un mode d'expression pour des individus en mal de verbalisation [16,21], d'autres identifient un appel à l'aide à travers l'acte de mettre le feu [2,17,23,24,38]. L'introduction de ces dimensions relationnelles et significatives est particulièrement intéressante pour notre propos. Néanmoins, en prenant appui sur l'herméneutique sartrienne notamment, nous allons maintenant proposer une réflexion différente quant à la signification et la dimension sociale de l'incendie. En effet, plutôt que de tenter de déterminer les significations et d'identifier les interlocuteurs de l'acte incendiaire, nous chercherons plutôt à discuter du principe même de signification et à montrer en quoi cette dernière est intimement liée au social et au relationnel.

3. Les thèses du Saint Genet à l'épreuve du sujet incendiaire

3.1. La passivité de l'un comme de l'autre face à l'instant

L'étude que Sartre consacre à Jean Genet lui permet d'exposer l'articulation (la confrontation pourrions-nous dire) entre la liberté et l'aliénation [5]. Le concept d'*aliénation* a, dans le vocabulaire sartrien, une acception radicalement différente de celle de *déterminisme* : « L'aliénation, chez Sartre, tire sa puissance de *n'être pas* un déterminisme, c'est-à-dire un phénomène sans rapport avec la liberté » ([5], p. 109). Sartre fait de Genet « l'officiant » et non le socle passif de son aliénation : « [L'aliénation] est bien plus effrayante que tous les conditionnements — elle est même “horrible”, dit la première page du *Saint Genet* — car elle s'assure la complicité de la liberté elle-même [...] » ([5], p. 109).

Sartre consacre les premiers chapitres du *Saint Genet* à une réflexion sur le statut quasi épistémique de l'instant, en démontrant le positionnement fondamental d'un événement dans la temporalité et dans le dramatique existentiel : « [...] qui dit “instant” dit *instant fatal* : l'instant c'est l'enveloppement réciproque et contradictoire de l'avant et l'après ; on est encore ce qu'on va cesser d'être et déjà ce qu'on va devenir ; on vit sa mort, on meurt sa vie ; on se sent soi-même et un autre, l'éternel est présent dans un atome de durée ; au sein de la vie la plus pleine on pressent qu'on ne fera plus que survivre, on a peur de l'avenir »

([34], p. 9). Sartre suggère chez Genet l'occurrence d'un instant tragique et fait l'hypothèse d'une sorte d'*hapax existentiel* qui condense passé, présent et futur ; existence et néant ; liberté et aliénation : « Il suffit d'un instant pour détruire, pour jouir, pour tuer, pour se faire tuer, pour faire sa fortune sur un coup de dés. Genet porte en son cœur un vieil instant qui n'a rien perdu de sa virulence » ([34], p. 9). L'instant change le monde du sujet du jour au lendemain, d'une seconde à l'autre. En ce qui concerne Genet, cet instant « vertigineux » ([34], p. 26) est ce moment où une voix déclare publiquement : « Tu es un voleur » à ce jeune garçon de dix ans pris la « main dans le sac ».

Notre thèse est de proposer une analogie entre le Jean Genet tel qu'il est vu par Sartre et le sujet incendiaire tel qu'une lecture sartrienne permet de le voir. En effet, l'un comme l'autre ne se situent-ils pas du côté des objets nommés : « [...] il est condamné à lire les mots à l'envers. Les hommes de bien donnent les noms et les choses les portent. Genet est du côté des objets nommés, non de ceux qui les nomment » ([34], p. 52). Une fois le feu bôuté (pour l'incendiaire), une fois le vol commis (pour Jean Genet), leur acte leur échappe et le sujet « apprend ce qu'il est objectivement » ([34], p. 27) : un incendiaire, un voleur. Le sujet est nommé : « Son aventure, c'est d'avoir été nommé » ([34], p. 57) ; nous avons notre sujet, notre criminel, notre entité diagnostique, notre *autre-différent-de-nous* puisqu'il a cet attribut qui n'est pas le nôtre. À partir de cet instant, un schème de signification apparaît : « Ce présent éblouissant d'évidence confère sa signification au passé » ([34], p. 27). Nous allons pouvoir reconstruire une histoire et y injecter sens et signification. Le sujet sera incendiaire, pyromane, pervers, antisocial, issu de tel milieu familial, aura eu tel rapport avec son père, avec sa mère... Ces hypothèses, peut-être exactes, seront néanmoins en parfait décalage avec le sujet : « Tout se passe comme si, brusquement, la page d'un livre devenait consciente et se sentait lue à haute voix sans pouvoir se lire » ([34], p. 53).

Un décalage tellement parfait que, petit à petit, le sujet ne peut rester exclu du champ de significations sociales qui l'entoure (qui l'englobe). Progressivement, il y aura « conversion » ([34], p. 61), la vision sociale et la vision du sujet vont se recouper : « Je serai le voleur », fait dire Sartre à Genet ([34], p. 63).

3.2. La conversion : « je suis un incendiaire »

Il en est de même pour notre sujet devenu incendiaire. Il l'est déjà dans le regard des autres, il doit encore le devenir à ses propres yeux. Précisément, les artéfacts ne manquent pas pour « aider » le sujet incendiaire à le devenir. D'une part, il y a le moment du jugement ; il s'agit de l'instant où la société reconnaît « officiellement » le sujet pour ce qu'il est devenu : un incendiaire. Prenons la précaution de rappeler qu'il n'est guère question, évidemment, de mettre en question le jugement ou de lui enlever quelque légitimité. L'analyse que nous proposons ici se focalise uniquement sur le sujet incendiaire et ne cherche pas à tenir compte des préoccupations morales d'une société.

Plus discutable (et ambigu) est le « spectre » de la reconnaissance des faits. Cet artifice menant à l'identification du sujet incendiaire est certainement un peu plus complexe et délicat pour la *praxis* du clinicien. L'acte délinquant (en général, cette réflexion va au-delà de l'acte incendiaire) doit-il être reconnu par le sujet qui l'a prétendument commis ? Peut-il être reconnu ? Doit-il l'être systématiquement ? Sans entrer dans les détails d'une discussion qui dépasserait ce propos, nous pouvons dire que c'est le statut de la réalité et surtout de la signification sociale du fait infractionnel qui doit plutôt être interrogé. Le clinicien aura à l'esprit qu'il existe probablement des innocents en prison, tout comme il y a probablement des délinquants qui ont commis des faits bien plus graves que ceux qui leur sont attribués. Néanmoins, ce constat ne

changera rien à la situation de celui qui est reconnu délinquant aux yeux de la loi.

Au-delà d'une « simple » reconnaissance de faits, il est aussi demandé au sujet de faire un choix identitaire et d'endosser ce rôle, cet attribut d'incendiaire ; il devient « objet de culte » ([34], p. 20). Le sujet ne doit pas reconnaître avoir mis le feu, il doit reconnaître être incendiaire. Le sujet incendiaire devient, comme Jean Genet, un « saint » (comme Sartre l'indique dans le titre de son étude). On croit en lui, on croit sur lui, on donne un sens et une signification à ses actes. Si on croit en lui, cette croyance vient d'autrui et positionne le sujet incendiaire dans le magique, c'est-à-dire en deçà du « simple » et « banal » réel : « Ainsi l'homme est toujours un sorcier pour l'homme et le monde social est d'abord magique » ([31], p. 58). En effet, dès qu'il est question de social, nous basculons *de facto* dans le magique et dans l'attribution de significations pour définir autrui : « La catégorie magique régit les rapports interpsychiques des hommes en société et plus précisément notre perception d'autrui » ([31], p. 58).

Si l'ensemble de cette réflexion peut, jusqu'à présent, sembler essentiellement axé sur la passivité du sujet et son aliénation, le principe fondamental sartrien n'en est pas moins de laisser une place totale à la liberté dans ce processus. Rappelons cette célèbre phrase des *Questions de méthode* qui résume probablement au mieux la philosophie sartrienne : « Pour nous, l'homme se caractérise avant tout par le dépassement d'une situation, par ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui [...] » ([35], p. 76). Car Sartre n'oublie pas de répéter (et de l'indiquer dans le titre de son étude sur Genet) que tout cela n'est en somme qu'une « comédie » dans laquelle ledit comédien fait le choix de demeurer. Néanmoins, ce choix a un prix mesuré et porte sur une sorte de compromis d'existence que l'on pourrait résumer de la sorte : « J'ai une identité ; à défaut d'une identité autre, j'existe aux yeux d'autrui. »

3.3. Une nouvelle identité qui n'en est pas moins vacillante : la brèche utile à la psychothérapie

Nous voici donc en compagnie d'un sujet incendiaire pour lequel nous venons de montrer la part d'altérité radicale qui sommeille au creux de son identité. Ce paradoxe est le principe fondateur de toute identité ; concept qui nous est à la fois le plus personnel, mais aussi fondamentalement enraciné dans la réalité sociale qui nous entoure [28]. Néanmoins, dans le cas du sujet incendiaire, comme dans celui de Genet, l'identité peut être vacillante et cela est dû au fait qu'il s'agit d'une comédie ou d'une véritable mascarade. Ils ne sont pas dans un jeu superposable à celui du garçon de café ([32], p. 94) qui « joue à être ce qu'il est parce que nous sommes tous voués à nous faire être ce que nous sommes » ([5], p. 130). Ils sont dans un jeu bien plus périlleux dans lequel le sujet « est toujours sur le point de parvenir » mais « ne parvient jamais ». La légitimité, l'autoproclamation et la tranquillité du garçon de café ne sont pas pour Jean Genet ni pour notre sujet incendiaire ; tous deux sont constamment prisonniers d'un choix, qui est pour l'incendiaire d'avoir décidé de mettre le feu et d'avoir choisi d'endosser ce « masque » identitaire. La « métamorphose » est à ce prix : celui de porter un masque mais, au moins, d'être reconnu. L'incendiaire est un rêveur éveillé, il est confronté à son identité qui demeure à la lisière entre l'imaginaire et la réalité : « “Tomber dans l'imagination jusqu'à devenir soi-même un être imaginaire” : voilà la grande peur du rêveur éveillé » ([34], p. 382). Il ne pourra jamais être totalement convaincu d'exister en tant que ce qu'il est.

C'est certainement à ce niveau que devra s'articuler la pratique psychothérapique avec le sujet incendiaire. Nous savons fort bien que cette réflexion, peut-être complexe, ne pourra être restituée telle quelle au sujet incendiaire, qui serait derechef nommé et signifié par autrui en étant extérieur au processus, en devenant un

sujet sans véritable choix subjectif. Néanmoins, la complexité d'un propos n'est pas une raison pour en faire l'économie. Selon nous, toute théorie peut être d'une grande complexité si la pratique clinique demeure accessible au sujet. Et, à cet égard, interroger le sujet sur la place de l'acte incendiaire dans son processus identitaire et chercher (traquer) avec lui les recoins dans lesquels se nichent liberté et aliénation sont probablement des démarches simples et accessibles à « l'homme en situation ».

4. L'apport clinique : les troubles de la narrativité et de la temporalité

Monsieur A. est un patient schizophrène qui a commis un nombre important de faits d'incendies « volontaires ». Ce patient présente de grands problèmes de repères dans le temps. Il lui est tout à fait impossible de respecter ses rendez-vous, comme il éprouve les pires difficultés à s'adapter à la rythmique temporelle de la prison (heure des repas, des douches, périodes de repos...). En plus de cette problématique temporelle que nous qualifierons d'« actuelle », il se révèle également incapable de retracer une histoire biographique logique. D'un jour à l'autre, ses frères et sœurs sont tantôt plus, tantôt moins âgés que lui ; il serait né à une époque où ses parents ne se connaissaient pas... Ces incohérences sont des déductions logiques que nous réalisons à partir d'un discours qui ne peut être qualifié *stricto sensu* de délirant (sans minimiser les caractéristiques résiduelles de la schizophrénie). Enfin, ces « ratages » temporels dans sa propre biographie s'accompagnent d'une tendance systématique à éviter de parler de son histoire personnelle en entretien. Il est aussi extrêmement pénible pour le sujet d'aborder les faits d'incendie qu'il a commis. Il se révèle d'ailleurs tout autant incapable de parler du feu en général. Lorsque nous entamons une discussion sur ces thématiques, il est fréquent qu'il ne puisse produire aucun mot ou qu'il décide simplement de quitter le bureau d'entretien.

Ce qui interpelle, en revanche, c'est que le patient semble apprécier de parler de l'époque qui entourait le passage à l'acte. Les premiers incendies ont été perpétrés dans la maison familiale, et il s'agit des seules périodes où il parvient à nous parler de ses parents de manière cohérente (les informations ont en effet été recoupées avec celles des différents membres de la famille). Il se souvient par exemple fort bien que son premier incendie a été commis deux jours après que son père eut perdu son emploi. Il parle aussi avec nostalgie des années passées dans une institution spécialisée dans laquelle il a commis de nombreux incendies.

Monsieur B., quant à lui, est un sujet alcoolique incarcéré pour de nombreux faits d'incendies, tous commis dans un état d'ébriété très avancé. Le patient ne se souvient d'ailleurs pas de la plupart de ces faits et ne parvient pas à donner la moindre explication à ce type de passage à l'acte. Il nous dit avec beaucoup d'à propos qu'il est incarcéré pour des faits qui lui sont complètement étrangers. En revanche, son rapport à l'alcool est assez caractéristique des « personnalités alcooliques » inscrites dans un mode de fonctionnement rigide et très ancien. En effet, âgé d'une quarantaine d'années, il semble être alcoolique depuis ses 16 ans. Lorsque nous le rencontrons, il est incarcéré depuis quatre mois et nous confie « sortir d'une cuite de 25 ans ». Quand nous approfondissons la discussion sur ce « trou noir » (toujours selon ses termes), il nous explique qu'en réalité, les seuls moments d'interruption de son état d'ébriété permanent (ses moments de lucidité) sont ses passages en prison pour les faits d'incendie volontaire. Enfin, lorsque nous discutons des raisons de ce mal-être qui le pousse à boire, nous pouvons mettre en évidence une situation familiale et transgénérationnelle extrêmement complexe où de nombreuses impasses relationnelles (la relation à sa mère, à son frère aîné, son rapport au sexe opposé, l'alcoolisme familial quasiment généralisé...) et

existentielles (son décrochage d'abord scolaire puis professionnel, son incapacité à avoir un « chez-soi », ses perspectives d'avenir...) apparaissent. L'alcool semble permettre l'élaboration d'un compromis créant une suspension du temps et de faire l'économie de questions identitaires complexes. Le feu, à l'inverse, viendrait prendre une place dans l'existence de Monsieur B. comme celui d'une scansion qui réintroduit la temporalité et les énigmes identitaires et relationnelles que l'alcool suspendrait. Le feu et la prison auraient pour fonction d'« éteindre », brièvement, la suspension identitaire de Monsieur B. et de le réintroduire dans la temporalité existentielle.

Monsieur C. est un patient d'une trentaine d'années portant, depuis son long parcours psychiatrique, un ensemble de diagnostics le faisant osciller entre la psychose déficitaire, le trouble schizo-affectif, la personnalité borderline et abandonnique ou encore la déficience mentale, l'hystérie et le théâtralisme. Lui aussi présente de grandes difficultés à livrer un récit autobiographique cohérent, comme il se révèle incapable d'envisager l'avenir de façon réaliste. Monsieur C. se retrouve en milieu carcéral car il est incendiaire (sans récidive). Les faits ont été commis dans une institution psychiatrique dans laquelle, de son propre aveu et de celui de ses parents, il a été le mieux et le plus stable pendant plus de trois ans. Il n'a jamais été possible de savoir pourquoi il avait agi de la sorte, de comprendre ce paradoxe qui l'a vu détruire par les flammes ce moment de sa vie durant lequel il fonctionnait si bien. Lorsque nous envisageons ses perspectives d'avenir, le patient ne peut concevoir d'autre projet que de retourner dans ce centre où il a mis le feu ou de trouver un centre qui reprend l'ensemble des caractéristiques du premier. Toute perspective d'avenir pour ce patient passe par ce lieu idéal (ou un substitut) qu'il a lui-même détruit (si, au sens propre, l'institution n'a pas été détruite, son avenir en ces lieux se révèle impossible, le personnel refusant toute nouvelle perspective de collaboration). Lorsque nous visitons d'autres institutions, le patient réalise à chaque fois un comparatif (peu cohérent) qui lui fait préférer « son » lieu idéal et inatteignable qui prend l'allure de véritable utopie.

Ces trois patients ont comme point commun de présenter des troubles de la narrativité. Leur biographie semble confuse et chacun présente un rapport à la temporalité problématique. L'incendie prend une place spécifique dans l'organisation psychologique des sujets, puisqu'il semble venir « éclairer » leur histoire défaillante. Le feu remplirait une fonction de torche dans le jalonnement de leur parcours (jeu de piste) biographique et identitaire. Ce constat clinique confirme en quelque sorte nos hypothèses théoriques issues des propositions de Sartre. En effet, l'acte incendiaire s'inscrit dans l'histoire du sujet et prend une place qui donne des repères existentiels au sujet. Bien entendu, notre propos n'est pas de donner une nouvelle signification *a priori* à l'acte incendiaire. Nous pouvons d'ailleurs tout à fait concevoir que tout sujet incendiaire ne réagisse pas de la sorte et ne corresponde pas au modèle que nous proposons (cette visée généralisatrice n'est d'ailleurs pas l'objectif d'une pratique clinique). En revanche, il nous apparaît intéressant et utile (sur le plan thérapeutique comme pour la prévention de la récidive) de chercher avec le sujet la place que l'incendie peut occuper dans sa dynamique psychologique et biographique, afin de contribuer à l'élaboration de son processus identitaire.

5. Conclusion : l'acte incendiaire comme une praxis identitaire

Cette étude a sillonné les méandres de l'acte et de la signification humaine. Nous avons pris comme « situation » l'acte inaugural nommant le sujet incendiaire pour exposer une méthode de travail différente de celles, généralement utilisées, qui s'articulent autour du causalisme et de la criminogénèse. À

l'opposé, nous avons montré qu'il est possible d'échapper au causalisme tout en étudiant le sens et la signification de l'acte. Comme pour Jean Genet, nous avons fait le constat que l'incendiaire est autant un « comédien » qu'un « martyr » qui est, dans les deux cas, autant « aliéné » que « libre ».

Il est inévitable de donner sens et signification à tout phénomène humain ; *a fortiori* à un acte aussi impressionnant et destructeur que celui de mettre le feu. Cette fascination pour le feu est logiquement source de significations, mais il convient de ne pas perdre de vue que cette signification peut être radicalement différente entre l'interprète externe (le monde social mais aussi le clinicien) et l'interprète sujet de l'action. Ce sont les principes de base du courant herméneutique, représenté notamment par Gadamer [11] et Ricœur [27], que de démontrer que la compréhension et l'interprétation ne sont pas seulement des méthodes utilisées en sciences humaines mais surtout des processus fondamentaux inhérents à la nature humaine. L'herméneutique en général (et en particulier la méthode d'analyse sartrienne que nous avons développée ici) est aux antipodes d'une doctrine de la vérité et de l'arbitraire ; elle cherche plutôt à montrer en quoi l'interprétation et la quête de sens sont paradigmatiques de l'expérience humaine. La signification humaine véritable est vouée à être multiple et, d'une certaine manière, toujours juste du point de vue de celui qui la formule.

« L'explication d'un crime, il suffit peut-être de la demander à la situation sociale et à la constitution psychopathique du criminel ; mais sa *signification humaine*, seul un poète peut la dégager » ([34], p. 546).

Déclaration d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de conflits d'intérêts en relation avec cet article.

Références

- [1] American Psychiatric Association. Diagnostic and statistical manual of mental disorders, DSM-IV, 4^e ed., Washington, DC; 2000.
- [2] Barnett W, Spitzer M. Pathological fire setting 1951–1991: a review. *Med Sci Law* 1994;34:4–20.
- [3] Blanco C, Alegria AA, Petry NM, Grant JE, Simpson HB, et al. Prevalence and correlates of fire setting in the United States: results from the National epidemiologic survey on alcohol and related conditions (NESARC). *J Clin Psychiatry* 2010;71:1218–25.
- [4] Bleuler E. Dementia praecox ou groupe des schizophrénies. Paris: EPEL; 1911.
- [5] Coorebyter (de) V. Prière pour le bon usage du *Saint Genet* : Sartre biographe de l'aliénation. *Les Temps modernes* 2005;632:106–39.
- [6] Deleuze G. L'île déserte et autres textes. Paris: Les éditions de minuit; 2002.
- [7] Eiger A. Nouveaux portraits du pervers moral. Paris: Dunod; 2005.
- [8] Englebert J. Sur le fonctionnement psychologique pervers. *Ann Med Psychol*, <http://dx.doi.org/10.1016/j.amp.2011.10.013>.
- [9] Ey H, Bernard P, Brisset C. Manuel de psychiatrie. Paris: Masson; 1960.
- [10] Freud S. Sur la prise de possession du feu. Paris: PUF; 1932.
- [11] Gadamer HG. Vérité et méthode. Paris: Le Seuil; 1960.
- [12] Geller J. Pathological fire setting in adults. *Int J Law Psychiatry* 1992;15:283–302.
- [13] Grant JE, Won Kim S. Clinical characteristics and psychiatric comorbidity of pyromania. *J Clin Psychiatry* 2007;68:1717–22.
- [14] Jayaraman A, Frazer J. Arson: a growing inferno. *Med Sci Law* 2006;46:295–300.
- [15] Kammerer T, Singer L, Michel D. Les incendiaires : étude criminologique, clinique et psychologique de 72 cas. *Ann Med Psychol* 1967;1:687–716.
- [16] Laxenaire M, Kuntzburger F. Les incendiaires. Paris: Masson; 1995.
- [17] Leong G, Silva J. Revisiting arson from an outpatient forensic perspective. *J Forensic Sci* 1999;44:558–63.
- [18] Lewis N, Yarnell H. Pathological fire setting. *Nerv Ment Dis Monogr* 1951;82.
- [19] Lindberg N, Holi MM, Tani P, Virkkunen M. Looking for pyromania: characteristics of a consecutive sample of Finnish male criminals with histories of recidivist fire setting between 1973 and 1993. *BMC Psychiatry* 2005;14:47.
- [20] Maïter V. Femmes incendiaires. Le sens psychologique de leur acte : étude de cas de femmes en défense sociale. Louvain-la Neuve (Belgique): Mémoire de licence en science psychologique; 2004.
- [21] Morgan N, Cook D, Dorkins C, Doyle M. An outbreak of copycat fire raising. *Br J Med Psychol* 1995;68:341–8.
- [22] Oulès J. La personnalité de l'incendiaire. *Evol Psychiatr* 1952;1:295–313.

- [23] Prins H, Tennent G, Trick K. Motives for arson. *Med Sci Law* 1985;25:275–8.
- [24] Räsänen P, Puumalainen T, Janhonen S, Väisänen E. Fire setting from the viewpoint of an arsonist. *J Psychosoc Nurs Ment Health Serv* 1996;34:16–21.
- [25] Repo E, Virkkunen M, Rawlings R, Linnoila M. Criminal and psychiatric histories of Finnish arsonists. *Acta Psychiatr Scand* 1997;95:318–23.
- [26] Ricoeur P. Philosophie de la volonté. Paris: Aubier; 1950.
- [27] Ricoeur P. Le conflit des interprétations. Paris: Seuil; 1969.
- [28] Ricoeur P. Soi-même comme un autre. Paris: Seuil; 1990.
- [29] Ritchie E, Huff T. Psychiatric aspects of arsonists. *J Forensic Sci* 1999;44:733–40.
- [30] Sartre JP. Erostrate. Le mur. Paris: Gallimard; 1939.
- [31] Sartre JP. Esquisse d'une théorie des émotions. Paris: Hermann; 1939.
- [32] Sartre JP. L'être et le néant. Paris: Gallimard; 1943.
- [33] Sartre JP. Baudelaire. Paris: Gallimard; 1946.
- [34] Sartre JP. Saint Genet : comédien et martyr. Paris: Gallimard; 1952.
- [35] Sartre JP. Critique de la raison dialectique. Paris: Gallimard; 1960.
- [36] Sartre JP. L'idiote de la famille (trois tomes). Paris: Gallimard; 1971–1972.
- [37] Sartre JP. Mallarmé : la lucidité et sa face d'ombre. Paris: Gallimard; 1986.
- [38] Smith J, Short J. Mentally disordered fire setters. *Br J Hosp Med* 1995;53:136–40.
- [39] Soothill K, Ackerley E, Francis B. The criminal careers of arsonists. *Med Sci Law* 2004;44:27–40.
- [40] Vaughn MG, Fu Q, Delisi M, Wright JP, Beaver KM, et al. Prevalence and correlates of fire setting in the United States: results from the National epidemiological survey on alcohol and related conditions. *Compr Psychiatry* 2010;51:217–23.